Principes d'une sociologie des institutions de discours

Principles of a Sociology about Institutions of Speech

Jean-Pierre Esquenazi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7941>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7941

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2006

Pagination : 335-356

ISBN : 978-2-86480-869-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Pierre Esquenazi, « Principes d'une sociologie des institutions de discours », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7941> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7941

> NOTES DE RECHERCHE

JEAN-PIERRE ESQUENAZI

Équipe de recherche sur les systèmes d'information
et de communication des organisations et sur les médias
Université Jean Moulin-Lyon 3
jpierre.esquenazi@wanadoo.fr

PRINCIPES D'UNE SOCIOLOGIE DES INSTITUTIONS DE DISCOURS

Résumé. — Le texte propose certains principes pour ouvrir à l'enquête sociologique les pratiques symboliques des collectifs humains. Il s'appuie sur la thèse du philosophe anglais John L. Austin concernant le caractère conventionnel de nos actes symboliques. Ensuite, il donne l'exemple de la sociologie américaine du langage qui, par l'enquête, a fondé cette thèse. En outre, l'hypothèse du conventionnalisme conduit à considérer l'activité de langage à partir de la notion d'institution de discours et des concepts qui lui sont attachés : registre, espace symbolique, énonciation.

Mots clés. — Sociologie, langage, actes de discours, institution, registre, énonciation.

Les conférences maintenant rassemblées sous le nom de *How to do Things with Words* furent prononcées par John L. Austin à l'université d'Harvard, dans le cadre des *William James lectures* en 1955¹. Réunies après sa mort, en 1962, traduites en français en 1970, elles ont eu une très grande influence en philosophie et en linguistique. Pourtant, on pourrait prétendre que les seuls à même, par leur formation et leurs préoccupations, de comprendre et d'apprécier à leur juste valeur les thèses de John L. Austin, c'est-à-dire les sociologues, n'y ont guère porté attention. Il est vrai que des interactionnistes ou des éthnométhodologues américains connaissaient John L. Austin et ont parfois entrepris de dialoguer avec le philosophe britannique. Par exemple, on connaît le texte d'Erving Goffman (1987a) sur « La condition de félicité » qui tente de généraliser l'une des trouvailles les plus importantes de John L. Austin. Malheureusement, en France, *How to do Things with Words* a été victime de l'incompréhension d'un Pierre Bourdieu (1982a : 69-75, 109-110)² influencé par le linguiste, pourtant le plus réticent à l'intérêt de l'enquête sociologique, Noam Chomsky. Néanmoins, la réflexion austinienne ouvre la voie d'une sociologie de ces objets qui ont le statut de « signes », dans la perspective d'une sociologie des activités symboliques³.

Plaidons maintenant pour une reprise sociologique de l'héritage austinien ; je voudrais montrer que ce dernier s'inscrit aisément dans la tradition sociologique française : de ce point de vue, se réclamer en sociologue de *How to do Things with Words*, c'est se donner l'armature théorique qui fait tenir ensemble, par exemple, *La science en action* (Latour, 1989), *L'invention de l'« illettrisme »* (Lahire, 1999) et même *Les règles de l'art* (Bourdieu, 1992). Pour mener à bien cette démonstration, je procéderai par étapes. Je commencerai par rappeler les thèses de John L. Austin en explicitant ce qui les rattache à des préoccupations familières au sociologue. Je montrerai ensuite qu'une certaine fidélité au texte austinien est possible et qu'elle inscrit son œuvre comme le point de départ d'une sociologie des actes de discours. Dans une troisième partie, je rappellerai qu'une telle sociologie existe en partie : elle

¹ Ce texte a bénéficié des lectures attentives de M.-S. Poli, d'A. Dubied, de J. Chalaby et L. Mondada. En outre, je remercie les experts anonymes de *Questions de communication*, ainsi que J. Walter, pour les échanges qui ont permis la mise au point de l'article.

² C'est vraiment dommage, car P. Bourdieu semblait le mieux placé des sociologues pour reprendre la théorie austinienne de la convention et lui donner le cadre qu'elle mérite.

³ Il est vrai cependant que J. L. Austin a eu des prédécesseurs qui ont insisté sur la compréhension de la parole comme une activité : citons au moins Ch. S. Peirce (1978), M. Bakhtine (1929) et A. H. Gardiner (1932) dont les premiers écrits datent respectivement de la fin du XIX^e siècle et des années 20/30 leur aurait permis d'être écoutés. En outre, leurs travaux n'ont peut-être pas la force analytique du livre de J. L. Austin.

concerne les seuls actes conversationnels et s'est développée aux États-Unis sous l'impulsion de William Labov, Dell H. Hymes, John J. Gumperz, Harvey Sacks. Je ferai ici l'hypothèse que leur inspiration pourrait se communiquer assez facilement aux registres de l'écrit, ou plus généralement à tous les registres impliquant des formes d'interaction différées. Cet exemple me permettra de dégager les principes d'une sociologie générale des actes de langage ou peut-être vaut-il mieux dire des institutions de discours.

Le caractère « performatif » de l'énonciation

La formation de John L. Austin et le contexte dans lequel il travaille font de lui un philosophe « analytique » : ce sont des problèmes de logique qui forment la trame du questionnement auquel il est habitué. À ce titre, l'ouverture de *Quand dire, c'est faire* (titre français de *How to do Things with Words*) est inhabituelle : l'auteur commence par se démarquer de l'une des questions les plus classiques de la logique analytique. En effet, il dit être obligé de constater que le langage ne sert pas uniquement à décrire des « états de chose » (Austin, 1970 : 37). D'abord, il énumère quelques cas, comme ceux des exclamations, des ordres, des souhaits ou des concessions, puis en vient à examiner certaines énonciations qui coïncident avec des actions ou, plus précisément, qui accomplissent ces actions au moyen de ces énonciations. Le philosophe donne les exemples du baptême ou du mariage qui sont accomplis à travers l'énonciation de certaines formules rituelles. Il existe également des illustrations moins officielles de ce phénomène : une promesse nécessite ainsi l'énonciation d'une phrase qui commence par « Je promets de... » ou « Je jure de... », ou qui peut être expliquée par une telle phrase. L'auteur montre que ces énonciations – qu'il nomme des performatifs – ne peuvent pas être dites « vraies » ou « fausses », mais plutôt « heureuses » ou « malheureuses ». Elles remplissent leurs rôles, non parce qu'elles correspondraient à une réalité qui leur préexiste, mais parce qu'elles sont exécutées « avec réussite », c'est-à-dire selon une procédure conventionnelle connue de tous les participants, énonciateurs, destinataires ou simples auditeurs. John L. Austin insiste sur le fait qu'il « existe une procédure, reconnue par convention, dotée par convention d'un certain effet, et comprenant l'énoncé de certains mots par certaines personnes dans certaines circonstances » (*ibid.* : 49). Les performatifs sont donc des énonciations dont nous établissons la valeur en fonction d'un accord conventionnel.

Selon notre perspective, le point essentiel est le caractère conventionnel, donc social, que John L. Austin attribue aux performatifs : le langage n'est plus décrit ici à partir des signes qui le composent, mais

en fonction des actes auxquels il donne lieu et qui sont réglés en fonction d'accords mutuels. Il est donc décisif que l'emploi de la formule performative soit « reconnue » : les acteurs doivent partager la même définition de ce que doit être son application réussie. Ainsi ne puis-je prétendre « marier » mes amis si je ne suis pas maire. De ce point de vue, la convention austinienne peut être rapprochée de « l'institution » telle qu'elle conçue par Peter Berger et Thomas Luckmann (1966 : 78) qui appellent institution ce qui résulte de l'action de « classes d'acteurs [pour effectuer] une typification réciproque d'actions habituelles ». Aussi vais-je me permettre d'emprunter le terme d'institution pour désigner les procédures conventionnelles attachées à l'emploi d'un performatif.

Dans la suite de son travail, John L. Austin s'emploie à généraliser ses propositions. Il ne s'agit plus pour lui d'opposer des énonciations vraies ou fausses et d'autres heureuses ou malheureuses, mais de soutenir que dans toute énonciation, il y a une part qui peut être déclarée vraie ou fausse et une autre qui peut déclarée heureuse ou malheureuse. Par exemple, une énonciation comme « Ce taureau est dangereux » sera d'autant mieux accueillie qu'elle a été proférée par un spécialiste des taureaux, qu'elle soit ou non exacte. D'une part, il y a ce qui est dit (la dangerosité du taureau) et, d'autre part, le rôle que l'énonciateur fait jouer à sa déclaration (une affirmation, un avertissement, etc.)⁴. Dans cette perspective, une énonciation ne sera comprise que si son destinataire dispose de deux sortes de conventions : les premières sont proprement linguistiques (si l'on ne parle pas le français, on ne comprend pas « Ce taureau est dangereux »), et les secondes concernent les institutions de discours nécessaires à la part performative du langage. Il est vrai que les énonciations ne comportent pas toutes de performatif explicite, comme dans « Je promets de ne plus fumer » ; mais John L. Austin soutient que « Ce taureau est dangereux » n'est compris, par exemple comme un avertissement, que dans la mesure où il existe une institution de l'avertissement ; celle-ci autorise l'ellipse du verbe performatif dans l'énonciation « Je vous avertis que ce taureau est dangereux ».

Austin « dans » la sociologie du langage

Faisons quelques pas sociologiques dans la perspective ouverte par le philosophe. Celle-ci peut être résumée de la façon suivante : les actes de discours accomplis par les acteurs doivent, d'une part, suivre les conventions de langue en vigueur et, d'autre part, être autorisés par des

⁴ J. L. Austin nomme respectivement acte locutoire et acte illocutoire les deux parts de toute énonciation. Pour ne pas compliquer inutilement la tâche du lecteur, je continuerai à parler de « l'activité performative » plutôt que de me référer aux « actes illocutoires ».

procédures conventionnelles réglées de façon contractuelle. Pensons à l'acte d'effectuer un diagnostic : seul un médecin, dans le cadre de son cabinet, peut l'accomplir. Dans cet exemple, la procédure est extrêmement stricte. Certes, il existe des cas plus souples ; les règles de la conversation veulent que l'on salue une personne avant de lui adresser la parole (les interactionnistes ont particulièrement étudié ces règles, voir : Ervin-Tripp, 1972). Mais les règles de l'adresse sont variables et il est même possible de les enfreindre sans empêcher la conversation de se dérouler (« Tu ne sais pas qui je viens de voir ? – Tu pourrais dire bonjour ! – Oui, mais tu sais qui je viens de voir ? »). John L. Austin a tenté de donner des indications sur le type de règle que les institutions de discours induisent ; mais l'exemple précédent montre qu'il sera difficile de délimiter des règles qui seraient universelles. Par exemple, la règle que l'auteur appelle BI, et qui prévoit que « la procédure doit être exécutée par tous les participants à la fois correctement et intégralement » (Austin, 1970 : 49) n'est valable que dans le cadre d'institutions limitées et destinées à des usages formels (tel le mariage). Ce « défaut » ne rebutera certainement pas le sociologue, qui admettra facilement que des milieux et des usages distincts induisent des règles différentes, ainsi que des rapports à la règle divers ; par exemple, celles qui concernent l'acte de discours appelé « faire un cours », et l'autorité attribuée au professeur dans sa salle de classe, permettent sans doute une grande hétérogénéité de styles d'enseignement.

Une interprétation sociologique de *How to do Things with Words* conduit à envisager l'étude des actes de discours comme celle des institutions sociales des usages du langage, lesquelles induisent des règles concernant le bon fonctionnement des situations qu'elles régissent. Les situations sociales induisent des pratiques préférentielles du langage, un style d'emploi de la langue, qui suit des règles conventionnelles, lesquelles s'ajoutent (ou même parfois déforment) les règles de la langue. Ce serait la tâche d'une sociologie du langage de comprendre l'usage de ces registres⁵. Bien sûr, les sociologues n'ont pas attendu John L. Austin pour formuler le dessein d'une telle recherche. Par exemple, Joshua A. Fishman (1971 : 19) écrit, dans son approche de la sociolinguistique, qu'il s'agit, selon lui, de « découvrir quelles lois ou normes sociales déterminent le comportement linguistique dans les communautés linguistiques ». Et Pierre Bourdieu (e.g. 1982a et b) s'est longuement étendu sur le pouvoir de distinction de l'usage du langage. Cependant, ni les uns ni les autres n'ont vraiment utilisé les propositions de John L. Austin : pour le sociologue français, les pratiques symboliques restent strictement déductibles de l'espace social, tandis que la sociologie anglo-saxonne, très prolifique et riche, s'est surtout concentrée sur les communautés linguistiques et leurs styles conversationnels, plutôt que sur la pluralité des institutions et la diversité des registres.

La notion d'acte de discours, dont les conventions spécifieraient les pratiques des acteurs, notamment leurs usages langagiers, conduit à considérer les institutions comme des espaces sociaux, organisées pour effectuer un ou plusieurs actes particuliers : par exemple les médias informent, l'institution littéraire produit des romans, l'université enseigne. Le but de l'institution médicale n'est pas symbolique, puisqu'il est de soigner les gens ; cette institution n'en demeure pas moins organisée autour de certains actes de discours comme diagnostiquer. La déclaration de tels diagnostics est encadrée par un ensemble de comportements et de procédures qui en assurent la validité. Notamment, elle impose l'emploi du registre médical, défini comme l'usage spécifique du langage par l'institution médicale. Cet usage est déterminé par la langue employée (e.g. le français), mais aussi par la particularité de la pratique médicale.

L'apport austinien à une sociologie du langage consiste donc à fournir une précision supplémentaire à la perspective de recherche : il faudrait travailler non pas exactement sur les pratiques symboliques des communautés linguistiques, mais autour des pratiques symboliques des communautés linguistiques telles qu'elles sont organisées par le système d'institutions qui les règlent. De ce point de vue, la notion « d'acte de discours » revêt un sens plus précis : l'acte d'informer ne définit l'institution médiatique qu'en se référant au sens que lui prêtent communément les acteurs concernés par l'institution, et non le dictionnaire ou un usage supposé universel. Par exemple, l'apprentissage de la médecine serait, en partie, celui des règles qui permettent d'établir un diagnostic, donc de réaliser l'acte de diagnostiquer.

Ici, la notion de registre trouve son plein emploi et sa définition la plus précise, un registre étant une pratique langagière ayant cours dans une institution et visant à accomplir l'acte – ou les actes – spécifique de cette institution. Que ces institutions soient plus ou moins ordonnées ou réglées ne doit pas être considéré comme un obstacle : dans notre perspective, que les règles du registre amoureux soient plus lâches que celles du registre judiciaire tient évidemment aux propriétés des institutions de la justice et de l'amour, au fait donc que les actes de « rendre la justice » et de « déclarer son amour » n'ont pas le même statut⁵. Les activités humaines

⁵ De nombreux termes ont été proposés pour nommer les différents modèles d'usage de la langue. « Genre », « style », « variété », « jeu de langage », ont été quelques-uns des plus employés. Il me semble que celui de registre est le plus précis et le moins ambigu. Je reviendrai sur cette notion dans le corps de l'article.

⁶ Notre définition sociale de l'acte de langage le distingue nettement de ce que J. R. Searle (1972 : 54) appelle acte de langage, défini selon lui par les règles d'usage de la langue, par exemple : « L'acte de langage, ou les actes de langage réalisés dans l'énonciation d'une phrase, sont fonction de la signification de la phrase en question ». Il est impossible pour nous d'en rester à la langue et de négliger le contexte social qui fait l'acte ce qu'il est.

ne cessent d'empiéter les unes sur les autres sans pour autant suivre des modèles identiques. Un registre induit donc des pratiques motivées par une demande sociale précise, et les énonciations auxquelles il conduit sont rien moins qu'arbitraires : registre et langue sont ici diamétralement opposés.

Maintenant, je voudrais dessiner le programme d'une telle sociologie des institutions de discours, en examinant certaines conséquences de nos principes pour l'étude de terrain⁷. Auparavant, cependant, je vais rappeler à quel point la sociologie américaine a montré l'exemple ; bien sûr l'étude menée par Bruno Latour (1989) de l'institution scientifique et sa décomposition brillante de l'écriture scientifique marque une présence française dans le domaine. Cependant, croyons-nous, elle reste encore trop rare et nous devons plus souvent nous référer à une littérature négligée, et pourtant d'une grande densité.

L'exemple de la sociologie américaine du langage

Au début des années 60, les positions radicales de Noam Chomsky aux États-Unis n'ont pas été sans susciter de fortes réactions. En fixant à la linguistique l'objectif de mesurer le fonctionnement d'une grammaire idéale, dont les performances individuelles ne donnent qu'une piètre idée, et en allant jusqu'au bout de cette idée en affirmant que cette grammaire universelle devait être implantée dans notre cerveau, le linguiste niait que tout progrès sur la question langagière puisse être apportée par une quelconque observation des attitudes humaines (voir Chomsky, 1968). Cette doctrine innéiste, qui ouvrira la voie aux recherches cognitivistes, ne peut que rebuter des ethnologues, sociologues ou linguistes de terrain qui, héritiers d'une longue tradition qui passe par les travaux d'Edward Sapir ou de George H. Mead, constatent tous les jours l'effet des situations sociales vécues sur la pratique langagière. Aussi voit-on s'élever des voix venant de ces disciplines qui critiquent les thèses chomskyennes et font valoir de nombreuses recherches d'anthropologie linguistique. Les chercheurs de ce domaine vont commencer par constituer de vastes corpus, tous liés à des pratiques spécifiques ; ils ne se contenteront pas d'y noter les régularités langagières, mais montreront que celles-ci sont reliées à des comportements et à des contextes, de telle sorte – par exemple – que l'usage d'un mot doive, pour être compris, s'associer au geste qui l'accompagne. Ainsi travailleront-ils non sur des « discours », mais sur des « discours-en-actes ».

⁷ Pour des études de l'institution cinématographique à deux moments différents de son histoire, voir Esquenazi (2001, 2004).

Comme le montrent les auteurs de *Langage et communications sociales* (Bachmann, Lindenfeld, Simonin, 1981 : 29-30), l'année 1964 sera décisive puisqu'elle voit la publication de nombreux travaux en la matière. Sans doute, l'un des traits les plus intéressants de cet ensemble tient-il à la confrontation des disciplines. Je ne veux ni ne peux faire son histoire, pourtant méconnue du public français, mais j'en donnerai trois exemples, respectivement d'inspiration linguistique, ethnologique et sociologique. Aucun de ces travaux n'est directement influencé par la réflexion austinienne. Cependant tous trois – aisément accessibles puisqu'ils font partie des rares travaux traduits – tiennent comme un acquis le fait qu'ils examinent des « actes de discours » (*speech acts*)⁸. Pour ce faire, je présenterai trois exemples de leurs travaux en utilisant le vocabulaire forgé dans le paragraphe précédent.

La « branche » ethnologique de la sociologie américaine du langage a surtout mis l'accent sur un déplacement : ce n'est pas la compétence grammaticale, conçue comme une machine universelle, qui nous donnera les clés de l'usage du langage, mais plutôt la compétence de communication possédée par les utilisateurs d'un registre dans des situations particulières. Dell H. Hymes (e.g. 1972) et John J. Gumperz (e.g. 1989b) ont insisté sur ce point. Une démonstration convaincante en est donnée par le second lors de ses études sur les règles de conversation en milieu bilingue, liées à une « alternance codique ». L'auteur (*ibid.* : 73-84) montre comment, à l'intérieur de diverses institutions de la conversation, où domine une langue native (l'hindi, le slovène, l'espagnol), des phrases d'une langue « officielle » (respectivement l'anglais, l'allemand, l'anglais) peuvent être utilisées, soit pour donner un tour objectif ou impersonnel aux jugements proférés, soit encore pour marquer le sérieux ou l'importance d'une remarque. Outre le fait que ces remarques montrent que la langue est loin d'être toujours un cadre idéal pour l'étude des pratiques symboliques, marquent comment une institution aussi faiblement codifiée que la pratique conversationnelle impose son ordre à l'emploi des registres. Ainsi, dans l'exemple précédent, le registre « officiel » est-il au service du registre « familial », perdant sa valeur tout en acquérant un nouveau pouvoir expressif. Les registres ne sont pas indépendants les uns des autres, mais les contextes le sont, qui changent les rapports entre registres, et permettent à l'un d'entre eux de gouverner les autres.

Les sociologues américains sont nombreux qui ont participé à l'élaboration de la sociologie de la conversation. En la matière, Harvey

⁸ Qui veut avoir une vraie idée de la richesse de la recherche sociolinguistique américaine consultera avec un grand profit : Gumperz, Hymes (1964, 1972) ; Fishman (1968).

Sacks et Emanuel A. Schegloff sont deux des auteurs les plus importants. Le premier pose souvent des questions surprenantes, auxquelles il donne des réponses enrichissantes. Dans « Tout le monde doit mentir » (Sachs, 1973), son étude de l'institution des salutations (que signifie « comment allez-vous ? », se demande-t-il) est passionnante, où il souligne la complexité des stratégies et des comportements qui accompagnent cette question ou les réponses qu'on lui donne. Emanuel A. Schegloff s'est beaucoup intéressé à la question des tours de parole de la conversation et aux conventions énonciatives qui leur sont liées. Dans un article assez récent, il propose une étude synthétique des recherches dans le domaine (Schegloff, 1996).

Concentrons-nous ici sur le texte bien connu de Erving Goffman (1987b) à propos de l'institution de la conférence. L'auteur y considère le « tralala social » (*ibid.* : 174) et la conjonction de réglages mutuels auxquels donne lieu toute conférence. Mais cette dissémination trouve son sens dans la légalité discursive qui ordonne la conférence. Selon l'auteur, l'acte de « faire une conférence » repose sur un idéal précaire » : « Il convient que les auditeurs soient emportés au point de ne pas voir le temps passer, mais ce doit être à cause du sujet traité et non à cause du locuteur » (*ibid.* : 173). Mais cet idéal induit une loi qui conditionne l'ensemble des situations de conférence. Est formulée avec netteté l'idée que toute parole ou que tout discours obéit à une loi sociale générale et consensuelle. Celle-ci n'est pas toujours clairement formulée ; cependant, elle est implicitement admise par les participants. Elle joue en particulier le rôle de contrainte constitutive pour ceux qui élaborent le discours⁹. De cette remarque, il déduit une théorie énonciative de la conférence : l'orateur, qui est à la fois « auteur » et « animateur », doit réussir à mettre le second au service du premier : Erving Goffman propose donc d'étudier ce jeu caractéristique de la conférence dans les ajustements que les deux principaux « Je » du conférencier opèrent l'un par rapport à l'autre. Le rôle du « public » est aussi clairement détaillé : les rôles énonciatifs ne dérivent pas ici de l'appareil formel de la langue mais des contraintes sociales de la prise de parole. Aussi l'analyse goffmanienne, qui met en évidence un modèle institutionnel d'acte de discours, constitue-t-elle pour nous un idéal-type de l'analyse.

Quant au linguiste William Labov, il connaît très bien les modèles en usage dans la discipline au moment où il produit ses travaux sur le « VNA » (vernaculaire noir-américain), version de l'anglais standard

⁹ Il est impossible de séparer quelque chose qui serait un « texte » de quelque chose d'autre qui serait un « contexte ». Il n'y a que des énonciations à l'intérieur d'un cadre institutionnel.

parlée par la communauté noire américaine. Le projet initial de William Labov est de montrer que voisinent deux versions de l'anglais, l'une parlée par la classe dominante blanche, l'autre comprise par celle-ci comme une langue amoindrie, et que cette cohabitation est l'une des raisons de l'exclusion des noirs. De ce point de vue, l'institution du VNA serait à la fois une réaction de défense des communautés noires et l'une des raisons de leur mise à l'écart (Labov, 1993a). Mais, je voudrais ici attirer l'attention sur son analyse de l'institution des « insultes rituelles » (Labov, 1993b). Étudiant comment des groupes de jeunes noirs jouent à s'insulter, prouvant de cette façon leur virtuosité verbale, l'auteur démontre que la façon dont ces insultes « s'échangent et sont évaluées par le groupe suit un modèle virtuel établi qui reflète des conventions et un savoir social en majeure partie étrangers aux membres des autres sous-cultures » (*ibid.* : 401). L'énonciation d'insultes rituelles, si elle ne s'inscrit pas dans un cadre conventionnel strict, est capable, de provoquer des incidents et des bagarres : par exemple, l'insulte doit être proférée en public et non dans l'interaction de face à face et doit concerner des faits dont chacun sait qu'ils sont faux (*ibid.* : 440). En outre, elle doit s'inspirer explicitement de la connaissance commune de ce registre distinctif. William Labov insiste beaucoup sur le fait que la délimitation et le maintien « d'une distance symbolique » permet d'isoler l'échange d'insultes rituelles de toute autre activité : la situation est en quelque sorte protégée par accord mutuel des participants (*ibid.* : 455). Là encore, l'institution, il est vrai étroite, est mise à nue et son processus avec elle : l'acte de discours qui la définit et les contraintes constitutives que ce dernier engage sont explicitées.

De ces trois exemples d'étude d'une institution de discours, les unes hautement ritualisées (la conférence, l'insulte), l'autre tacitement quoique précisément définie (la conversation), certaines hypothèses peuvent être induites. Conformément à l'hypothèse austinienne, les actes de discours prennent place à l'intérieur d'institutions discursives définies par une certaine tâche symbolique : les institutions médiatiques informent, les institutions de l'éducation enseignent (elles ne sont donc pas caractérisées par la seule mention d'un verbe performatif) ; à toute institution discursive correspond un lieu (les journaux, les salles de cours) où l'activité symbolique s'accomplit ; les règles institutionnelles définissent les acteurs autorisés, les usages ou les normes de comportement, les enjeux énonciatifs, etc. ; chaque institution de discours implique l'usage d'un ou plusieurs registres de langage. Au vu de ces éléments, dessinons plus précisément ce que peut être une sociologie des institutions de discours et certains de ses actes de recherches, en précisant les axes d'une méthodologie de recherche.

Les institutions de discours

Le concept d'institution

Précisons l'emploi du terme « institution de discours », proposé plus haut comme un substitut d'« acte de langage ». Le terme d'institution est souvent employé de façon vague et imprécise, conformément à l'usage ordinaire qui fait des institutions des entreprises souvent étatiques bien établies, ayant une activité parfaitement définie et bien connue¹⁰. Pierre Bourdieu l'utilise de façon plus précise dans *Le sens pratique* (1980), où il signifie plutôt un processus : l'institutionnalisation est l'une des formes possibles de l'objectivation, l'autre étant l'objectivation dans les corps. Singulièrement symbolique, le capital s'y manifeste explicitement à la vue de tous. De ce point de vue, les institutions sont de « l'histoire objectivée » (*ibid.* : 96). C'est en ce sens que Jacques Dubois (1986) propose d'étudier l'institution littéraire. Celle-ci est définie comme un ensemble de rites, de règles, de rôles, qui, ajouté à l'organisation matérielle de l'institution, témoigne de son histoire et établit les contraintes du champ : le possible littéraire se déploie à partir de la confrontation des prescriptions de l'institution avec l'espace social (*ibid.* : 26). Le constructivisme de Peter Berger et Thomas Luckmann est lui aussi fondé sur la notion d'institution. Comme Pierre Bourdieu, ces auteurs associent le terme avec les efforts d'objectivation de la réalité par le corps social : l'institutionnalisation se produit quand des classes d'acteurs veulent stabiliser un ensemble d'activité (Berger; Luckmann, 1966 : 78). Dès lors, « toutes les institutions apparaissent comme des données, inaltérables et évidentes en elles-mêmes » (*ibid.* : 85). Ainsi impliquent-elles l'historicité et le contrôle (*ibid.* : 79). Mais leur pérennité n'est assurée que par la sédimentation dans le langage d'un registre spécifique, dont le bon usage garantit la légitimité des représentants de l'institution (*ibid.* : 96-99). Pour tous, l'institution résulte d'un processus qui vise à normaliser une pratique donnée dans un réseau complexe de lieux, de temporalités, de définitions, de conduites, de hiérarchies, de légitimités, de croyances, réseau dont un langage distinct à la fois assure la cohérence et rend compte : c'est ce qui en fait le prix particulier. Ici, on voit le gain théorique obtenu en substituant l'étude de l'institution du mariage à celle de l'acte de marier : puisque ce dernier n'est qu'un élément d'une combinaison sociale subtile, les règles qui l'ordonnent ne peuvent prendre sens qu'en les appréciant à l'aune de cette combinaison, c'est-à-dire de l'institution. En outre, on n'est plus obligé de rechercher la source du pouvoir des mots dans les propriétés lexicales de ces derniers ; et l'on admet aisément qu'une règle puisse être indissociablement langagière et sociale.

¹⁰ Par exemple, P. Bourdieu emploie le terme de cette façon dans *La distinction. Critique sociale du jugement* (1982), sans même le placer dans un index pourtant fourni.

L'institution, produit d'un dessein social

Le fait que la pratique langagière soit ou non l'élément constitutif de l'institution ne change pas fondamentalement la méthode employée pour l'étudier, dans la mesure où il s'agit toujours d'associer, à l'intérieur d'une même description, modèles sociaux et modèles discursifs. Cependant, concentrons-nous sur les institutions de discours : celles-ci ont pour visée explicite la production de discours. La conversation est une institution de ce type ; l'édition romanesque en est une autre, tout comme l'information, l'enseignement, le droit. Dans chacun de ces cas, l'activité discursive est ordonnée par un projet : celui d'écrire des romans, d'informer, de dire le droit. Même ces moments d'accalmie sociale où nous n'avons pour but que de deviser (« parler comme ça », « parler pour parler », etc.) sont régis par des règles implicites concernant les tours de parole, la réactivité des interventions, leur taille, etc. De telle sorte que, si elle n'est pas formalisée ou organisée à l'égale des autres, la conversation peut également être considérée comme une institution liée à un projet spécifique.

Toute institution de discours est donc définie par l'intention de produire des artefacts symboliques, suivant une logique sociale caractéristique. Par exemple, Cyril Lemieux (2000) a étudié l'institution médiatique politique en montrant qu'elle assumait l'acte d'informer à partir d'un impératif particulier qu'il a nommé l'impératif de communication. Étudiant l'émergence de la nouvelle vague, j'ai montré comment les jeunes cinéastes issus des *Cahiers du cinéma* ont produit des films en restant fidèles à ce que j'ai appelé l'impératif d'« auteurité » (Esquenazi, 2004). On pourrait se demander si la logique de la dissertation qui gouverne l'enseignement de la littérature, de la philosophie et même, en partie, de l'histoire ou de l'économie dans les lycées français constitue une forme encore indispensable aujourd'hui.

L'institution ne doit pas être pensée – ne peut pas être pensée – à l'intérieur d'un désert social. Au contraire, les exigences qui s'imposent aux acteurs quant à l'accomplissement de l'acte discursif sont comme la marque des contraintes de l'espace social sur l'institution : par exemple, dans un certain contexte de rapports de force et de stratégies, l'impératif de communication s'est imposé à la « médiocratie ». Ainsi, si le projet institutionnel (enseigner, produire des romans, etc.) peut demeurer apparemment identique, chaque contexte historique le reformule-t-il à sa façon ; c'est le premier rôle d'une sociologie du langage de comprendre comment l'espace social impose son ordre à l'institution et donc sa grammaire aux énonciations.

L'ouverture symbolique de l'espace social

Nous appelons institution le milieu social auquel la société confère la tâche de procéder à une certaine production symbolique. Son premier rôle sera de permettre cette production en configurant un lieu où celle-ci se déroule : une institution de discours inaugure à l'intérieur de l'espace social un espace symbolique où les opérations d'énonciation peuvent avoir lieu. Une remarque préalable s'impose. L'expression « espace symbolique » ne veut pas dire « espace irréel » ou pire « espace imaginaire » : elle indique qu'est institué un site de production symbolique, exposé aux yeux de la communauté sociale et obéissant à une procédure conventionnelle déterminée. En outre, l'espace symbolique ne se substitue pas à l'espace social : il s'adosse ou s'appuie sur ce dernier, qui peut réapparaître dès qu'une règle a été transgressée. Reprenons nos exemples. Les insultes rituelles entre membres de bandes ne sont comprises comme telles que parce que sont suspendues les règles habituelles. Un jeune qui, dans la vie « normale », ne laisserait personne outrager ses parents, rit, dans ce cadre, à l'idée que sa mère puisse « prendre son bain dans le caniveau » (Labov, 1993b : 416).

Ce qui est entendu par espace symbolique peut prendre des formes très différentes. Par exemple, l'institution scolaire aménage des salles de cours à l'intérieur de lycées ou de collèges, des chronologies (« l'emploi du temps »), des contenus (les « programmes »). Elle impose également des formes d'autorisations (il faut être « professeur », « élève », etc.). Cependant, l'espace symbolique scolaire ne peut pas seulement être défini concrètement : dans les classes, les formes de comportements et d'attitudes sont régulées plus ou moins implicitement et surtout, bien sûr – nous y reviendrons –, des formes de langage (registres) sont prescrites. L'espace symbolique de certaines institutions, comme l'institution littéraire, n'est pas défini matériellement : on peut lire un roman dans le train ou au lit, dès lors que nous acceptons le jeu romanesque. La communication littéraire se joue de façon différée, mais elle ne nous empêche pas de parler des auteurs comme si, effectivement, nous les connaissions.

La définition de l'institution, quel que soit le statut de ceux qui l'ont imposée, est le premier opérateur de la relation entre espace social et espace symbolique. De ce que nous entendons par « enseigner », « informer », « faire une conférence », résulte la grammaire sociale organisant les pratiques. La réussite paradoxale que vise selon Erving Goffman toute conférence – l'effacement du conférencier au profit de ses idées – constitue l'armature logique de l'institution. Comme Nathalie Heinich (2000) l'a montré pour la peinture, une activité symbolique suppose un modèle plus ou moins précis auquel chacun se réfère pour

juger et, éventuellement, critiquer les conduites des acteurs dans l'espace symbolique. Toute institution de discours implique un ensemble de valeurs et de croyances, parfois implicites, qui ordonnent usages et habitudes, dont l'espace symbolique qui lui est associé est l'emblème. C'est en ce sens, me semble-t-il, que Michel Foucault (1971) parlait de *L'ordre du discours*. Il faut ajouter que cet ordre a aussi pour effet de dégager des potentialités, d'ouvrir un champ du possible¹¹. Le conférencier sait quel genre de chose on attend de lui et le jeune, pris dans un tournoi d'injures rituelles, sait qu'il lui faut composer un énoncé « injurieux » acceptable avec à propos : il n'empêche que la conférence reste à concevoir et la « vanne », comme le dit William Labov, à inventer.

Si l'on accepte cette hypothèse, l'un des enjeux d'une sociologie institutionnelle du discours est de montrer comment cohabitent l'espace symbolique et l'espace social qui le soutient. Par exemple, il importe de comprendre comment se déroule le passage d'un rôle social à un rôle symbolique, ou comment l'espace symbolique effectue une partition de l'espace social à partir de rôles déterminés (professeurs/élèves/parents). C'est parfois une organisation complexe qui résulte de l'institutionnalisation. Il faut alors considérer comment la définition de l'institution suscite l'instauration, d'une part, de lieux et de temporalités et, d'autre part, d'organisations, d'entreprises, etc., telle l'Éducation nationale française ; engendre la définition de rôles professionnels ou non, pouvant être attachés à des systèmes d'autorisations publiques (diplômes, etc.) et à des types de comportements ou de signes (la blouse blanche du médecin hospitalier, etc.) ; suppose l'incorporation de valeurs et de croyances et la faculté de jouer le jeu, selon l'expression bourdieusienne.

Essai de typologie sociologique des institutions de discours

On a souvent essayé de classer les actes de langage¹², après avoir tenté de distinguer ses fonctions¹³. Plus récemment, Jean-Michel Adam (2001) relie sa classification des activités discursives à des morphologies textuelles¹⁴. Notre point de vue institutionnel peut permettre de reprendre le problème à nouveaux frais, en se demandant quels sont les

¹¹ Ce que ne rappelle pas toujours M. Foucault (1982), mais qu'il montre dans un texte tardif.

¹² Évidemment, la classification la plus célèbre est celle de J. R. Searle (1979 : 51-60) qui classe les actes illocutoires en cinq catégories (assertifs, directifs, promissifs, déclaratifs, expressifs).

¹³ On rappelle que R. Jakobson (1960 : 220) propose de distinguer six fonctions essentielles (émotive, référentielle, poétique, phatique, métalinguistique, conative).

¹⁴ J.-M. Adam décèle cinq formes de séquence, respectivement narrative, descriptive, argumentative, explicative et dialogale.

types de logique sociale qu'un acte de discours peut servir¹⁵. Notre hypothèse, qui définit chaque institution de discours par un système de relations entre l'espace social et un espace symbolique, nous conduit à penser que la forme de ces relations détermine un classement possible des institutions de discours. En ce sens, on pourrait distinguer quatre types d'institution : les institutions de la représentation voient l'espace symbolique mis au service de l'espace social afin de représenter ce dernier de la façon la plus appropriée ; ces institutions sont certainement les plus surveillées dans la mesure où la définition de la réalité est évidemment d'une grande importance ; au contraire, dans le second (institutions rituelles), l'espace symbolique efface pour un temps donné l'espace réel : les cérémonies, les jeux, le théâtre sont de telles activités qui privilégient un lieu dont les lois sont des fabrications humaines. Rentrent dans cette catégorie les institutions étudiées par John L. Austin qui changent la réalité en observant des règles forgées dans ce but (promesse, baptême, etc.) ; les institutions du récit visent à reconstituer symboliquement des mondes pleins à partir de la production d'un éloignement ou d'un décalage vis-à-vis de la réalité ; le statut de ces mondes reconstitués étant éminemment variable, les institutions du récit se dispersent sur un spectre très large ; enfin, les institutions de la conversation transforment l'espace symbolique en un espace réel mais réduit, un espace de l'intimité. Elles sont les premières opératrices. Nous verrons que cette distinction joue un rôle très important dans la mesure où elle détermine des formats énonciatifs.

Les registres, contraintes et ressources

Une institution de discours s'établit en un milieu donné, en y ouvrant un espace symbolique. S'y pratique un style de parole spécifique, ce que nous avons appelé un registre. Ce dernier s'appuie sur un ou plusieurs codes linguistiques, comme nous l'avons évoqué *supra*, en rappelant les cas de bilinguisme étudiés par John J. Gumperz : ces codes sont ses points d'appuis, la trame de règles à partir desquelles il élabore les siennes. Les sources principales des registres sont d'autres registres, d'autres pratiques langagières voisines et souvent concurrentes : si les langues constituent des domaines relativement bien séparés, au contraire, les registres ne cessent pas d'empiéter les uns sur les autres, de proliférer, de se subdiviser pour former des ensembles hétéroclites et, en même temps, complémentaires, que Joshua A. Fishman (1971)

¹⁵ Remarquons que c'était déjà la perspective de M. Halliday (1973 : 66) qui distinguait trois fonctions essentielles, respectivement idéationnelle, interpersonnelle et textuelle, lesquelles, organisées de diverses façons, aboutiraient aux différents modèles de l'usage du langage.

nomme des répertoires¹⁶. L'enchevêtrement des registres explique sans doute la tendance des institutions à « coller ensemble », selon le mot de Peter Berger et Thomas Luckmann (1966 : 96). Mais les institutions n'ont pas la souplesse du langage et sa capacité à se transformer continuellement sous l'influence d'autres registres : ils ne se fixent pas comme peuvent le faire ces objets virtuels que l'on appelle les langues. Ils sont en perpétuelle transformation sous l'influence des forces sociales qu'ils expriment et dont ils sont issus. Leurs règles sont donc provisoires et liées à des situations historiques particulières. En outre, ces règles ne sont pas des systèmes de normes capables de distinguer des formulations correctes d'autres qui seraient erronées. Elles forment plutôt un ensemble de « poteaux indicateurs », comme dit Ludwig Wittgenstein (1961 : 156) à propos des jeux de langage : elles donnent des indications sur la conduite à tenir, sur ce que l'on a l'habitude de faire. H. Paul Grice (1979) a montré dans le cas de la conversation et Mary L. Pratt (1977), dans le cas du récit fictionnel, que ces règles peuvent être violées et le sont avec profit par les participants aux conversations et par les romanciers. « Avec profit » signifie que la désobéissance aux règles, quand elle est commise avec la complicité de destinataires, permet des effets signifiants appréciés. De telle sorte que l'on peut considérer les registres comme des contraintes que l'institution impose aux acteurs, mais aussi comme des ressources disponibles.

Comment rechercher les règles ordonnant l'usage d'un registre ? L'exemple des chercheurs américains nous montre que celle-ci ne peut être qu'une enquête de terrain : il est impossible de dissocier l'étude des milieux producteurs d'actes de discours de celle de la constitution d'un espace symbolique, à travers l'usage institué d'un registre (ce qui est flagrant dans le cas de la conversation l'est peut-être moins quand on examine, par exemple, des registres journalistiques dont on a l'impression qu'ils pourraient être étudiés de façon isolée). Les registres doivent être écoutés en situation, mais aussi « observés » en situation. Comme l'ont montré tous les exemples précédents, la pratique d'un registre est indissociable de la configuration symbolique à laquelle elle est liée. Aussi les propriétés des registres mises au jour seront-elles associées à des propriétés de ces configurations.

Plutôt que de me risquer à proposer un modèle général de l'étude des registres, je vais me borner à rappeler les propriétés du registre de l'information, par exemple économique, dont une partie a été exposée dans *L'écriture de l'actualité* (Esquenazi, 2002). Tout d'abord, ce registre

¹⁶ Il existe des répertoires individuels (l'ensemble des registres pratiqués par un individu), des répertoires communautaires (l'ensemble des registres communs à une population), des répertoires génériques (l'ensemble des registres du récit pratiqués par une communauté).

est ordonné par l'acte de discours qui le guide, en l'occurrence celui d'informer. Tous les autres actes discursifs (appelons les « actes de langage ») mentionnés lui sont soumis. La logique de l'information s'impose à tous les actes subordonnés et, aussi, à l'emploi éventuel de formes venues d'autres registres. Ensuite, tout discours médiatique informatif met en scène les trois mêmes personnages énonciatifs qui représentent l'entreprise médiatique, les sources de l'information et le lecteur. Dans le cas de l'information économique, les sources sont souvent réduites aux directeurs de communication des entreprises tandis que les lecteurs mobilisés sont des acteurs économiques. Une syntaxe et un vocabulaire sont privilégiés, ceux de l'économie financière. Ils permettent de mettre en scène un ensemble d'acteurs (les différentes entreprises) et un ensemble d'activités (ouvrir le capital, faire une OPA, etc.). Un point de vue s'impose généralement, en l'occurrence celui valorise le profit (ce qui explique les nouvelles concernant les salariés se retrouvent en page société plutôt qu'en page économie).

Il me semble que cette description, qui met en avant l'acte discursif, les types d'acteurs énonciatifs, la syntaxe et le lexique employés, le paysage ontologique visé, le point de vue, du registre étudié permettraient, par exemple, de résumer efficacement l'étude de William Labov sur les insultes rituelles¹⁷.

Institution et énonciation

Dans l'espace symbolique adéquat, l'opération de mise en œuvre d'un registre peut être appelé du terme classique d'énonciation. Avec Émile Benveniste (1974), nous bénéficions d'une définition classique de l'énonciation. Ce dernier considère que toute mise en œuvre du langage, toute énonciation, induit trois processus qui concernent respectivement l'appropriation d'un langage, l'enrôlement d'acteurs, la mobilisation d'un monde. À travers ces trois processus, le responsable de l'énonciation peut à la fois jouer le jeu institutionnel et y marquer son individualité.

L'idée d'appropriation signifie qu'il est de la responsabilité des acteurs d'employer le registre juste, mais aussi, de tracer un chemin dans ce registre qui soit le leur. Il s'agit pour eux d'exprimer ce registre, au sens fort du terme qu'a mis en valeur Charles Taylor (1997) : l'auteur incarne le registre, il lui donne chair dans l'espace symbolique ; mais il lui apporte

¹⁷ Le registre des insultes verbales serait défini par l'acte d'insulter « pour de rire », les personnages de l'auteur, de la cible et de sa mère, des formes syntaxiques comme « T(B) est tellement X que P », un univers carnavalesque où des propriétés corporelles expriment une aberration mentale, un point de vue à la fois singulier et railleux sur la collectivité.

également ce qui, de son parcours personnel, de sa trajectoire, peut renouveler ou enrichir le registre. Les institutions artistiques en donnent de nombreux exemples ; ainsi Alfred Hitchcock, employant le registre du film noir, y insère-t-il les linéaments de son *habitus* victorien (Esquenazi, 2001). Mais tous les élèves savent combien, changeant de professeur, ils changent de style d'enseignant.

Chaque registre a ses propres lois énonciatives qui, elles-mêmes, dépendent du type de registre. Par exemple, les registres de la représentation impliquent un minimum de trois personnages énonciatifs, dont l'un est l'auteur de l'énonciation, le second le responsable de l'assertion représentative (par exemple la source du journaliste), et le troisième le destinataire de l'assertion. L'énonciation fait passer de ces figures modèles à des personnes réelles qui doivent assumer leur rôle dans l'opération énonciative¹⁸. Les procédures d'énonciation impliquent donc, d'abord, une opération de figuration. Réciproquement, comme Mikhaïl Bakhtine (1929) l'a rappelé avec insistance, toute énonciation fait résonner de multiples « voix », l'une sous l'autre ou à côté de l'autre. Quand un professeur parle, n'est-ce pas aussi la *doxa* de sa discipline qui s'exprime ? De ce point de vue, l'énonciation est collective en de multiples sens. Et de ce point de vue, le travail sur le stéréotype ou le cliché (Amossy, 1991) nous fait découvrir son étendue. Les règles d'enrôlement d'une pratique énonciative déterminent également les formats de l'engagement des individus à l'intérieur de ces rôles (pour faire une déclaration d'amour, il faut jouer le rôle de l'amoureux avec la plus grande conviction, ce qui n'est pas nécessaire pour le professeur) et, aussi, le degré de responsabilité respective des uns et des autres vis-à-vis de l'énoncé (en France, le journaliste signe l'article mais c'est le journal qui en est responsable). De même que tout emploi d'un registre implique une tension, une dépendance, ou peut-être une subordination entre l'espace social et un espace symbolique, toute énonciation induit donc une relation entre une ou plusieurs personnes, un ensemble de statuts sociaux et un ou plusieurs rôles. Ce sont les statuts personnels qui sont en cause, et qui peuvent être validés ou remis en cause par l'effectuation de l'énonciation.

Enfin, comme l'écrit Émile Benveniste (1974 : 82), dans la situation d'énonciation, « la langue est employée à l'expression d'un certain rapport au monde ». Une définition de la réalité caractéristique est convoquée par l'usage d'un registre qui, *a priori*, exclut tout autre regard : la rubrique économique des médias ne s'intéresse pas aux faits divers.

¹⁸ Sauf dans le cas de la fiction, où l'opération de fictivisation « transforme » les acteurs sociaux en personnages de fiction (Hamburger, 1986).

Michel Foucault (1969 : 120) proposait d'appeler « référentiel » les règles d'existence des objets qu'un discours décrit ou désigne : la première partie des règles sémantiques d'un registre concerne donc la « réalité » dont il est question ainsi que ses conditions de possibilités. La sémantique du registre du roman policier impose un partage entre le bien et le mal, celle de la discipline historique un ensemble de périodisations temporelles et celle du journalisme des formes variables de découpage par rubriques. Ainsi chacun des objets, actions, acteurs, sociétés thématiques par un registre, ne prend-il sens que par sa place dans le monde symbolique induit par ce dernier. Les participants à l'interaction, sauf à remettre en question la légitimité du registre employé, souscrivent à ce modèle de la réalité, ou acceptent d'y participer le temps de l'échange. Chaque énoncé n'en met évidemment en scène qu'un fragment ; mais ce dernier est en quelque sorte soutenu par la totalité organisée d'une sémantique symbolique. C'est ainsi que fonctionnent par exemple les grands genres narratifs : une fois en présence d'un récit policier, nous savons ce que nous pourrions y trouver et chaque nouvel élément qui apparaît sera rangé dans la catégorie des indices, celle des suspects ou toute autre appartenant au monde symbolique du policier. À travers l'énonciation, le monde policier prend corps et chair : les fragments qui apparaissent dans l'énoncé s'adosent sur le savoir commun autour des mondes policiers pour en incarner un nouvel exemplaire, de même que le cours de mathématiques dessine un fragment du monde mathématique qui le soutient.

Conclusion

Les « procédures conventionnelles » que John L. Austin a étudiées ont été élargies afin de ne pas seulement rendre compte de situations particulières, mais de l'ensemble des situations où nous employons le langage. La notion d'institution de discours veut indiquer que ces situations sont, avant tout, déterminées par des contraintes sociales plus ou moins convergentes. Chacune d'entre elles est définie par la délimitation d'un espace symbolique à l'intérieur de l'espace social. Un style défini d'emploi du langage y a cours : nous avons appelé registre ce style. Ce dernier doit s'accommoder des contraintes générales de l'espace social et aussi de celles qui autorisent son usage dans des situations données. Ici, nous avons insisté sur la traduction de ces règles au sein même du registre, afin de montrer comment l'étude sociologique d'un registre à la fois se distingue et prend appui sur l'étude linguistique des langues.

Il me semble que la pratique sociologique touche si fondamentalement les usages langagiers qu'il est essentiel de définir dans quel cadre nous pouvons examiner la masse des discours produits par la société. Il importait que ce cadre puisse intégrer – et non pas rompre – avec les

pratiques précédentes. L'analyse du discours, pratiquée par des linguistes ou par des sociologues, la tradition de l'analyse de la conversation, celle de l'analyse des œuvres de l'art, peuvent trouver ici un contexte commun où comparer et élaborer les modèles de l'analyse. Il me semble même que des ouvrages de la sociologie critique ou de la sociologie de la médiation font appel à des variétés spécifiques du concept ici proposé d'institution. L'important, me semble-t-il, est d'encourager des pratiques descriptives de nos usages langagiers, en leur donnant le début d'un socle commun. Tel est le projet de cette contribution.

Références

- Amossy R., 1991, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.
- Austin J. L., 1962, *Quand dire, c'est faire*, trad. de l'anglais par G. Lane, Paris, Éd. Le Seuil, 1970.
- Bachmann C., Lindenfeld J., Simonin J., 1981, *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier-Crédif.
- Bakhtine M., 1929, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, trad. du russe par M. Yaguello, Paris, Éd. de Minuit, 1977.
- Benveniste É., 1974, « L'appareil formel de l'énonciation », pp. 79-88, in : *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.
- Berger P., Luckmann T., 1966, *La construction sociale de la réalité*, trad. de l'américain par P. Taminiaux, Paris, Méridiens Klincksieck, 1996.
- Bernstein B., 1971, *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, éd. par J.-Cl. Chamboredon, Paris, Éd. de Minuit, 1975.
- Bourdieu P., 1980, *Le sens pratique*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1982a, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- 1982b, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1992, *Les règles de l'art. Genèse et structure du camp littéraire*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Chomsky N., 1968, *Le langage et la pensée*, trad. de l'américain par L.-J. Calvet, Paris, Payot, 1973.
- Dubois J., 1986, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor.
- Ervin-Tripp S., 1972, « On Sociolinguistic Rules : Alternation and Co-occurrence », pp. 213-250, in : Gumperz J. J., Hymes D. H., eds, *Directions in Sociolinguistics*, New-York, Holt, Rinehart and Winston.
- Esquenazi J.-P., 2001, *Hitchcock et l'aventure de Vertigo*, Paris, CNRS Éd.
- 2002, *L'écriture de l'actualité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- 2004, *Godard et la société française des années 60*, Paris, A. Colin.
- Fishman J. A., ed., 1968, *Readings in the sociology of language*, La Haye, Mouton.

- 1969, *Sociolinguistique*, trad. de l'anglais par A. Verdoodt, Paris/Bruxelles, Nathan/Labor, 1971.
- Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- 1971, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- Gardiner A. H., 1932, *Langage et acte de langage*, trad. de l'anglais par C. Douay, Lille, Presses universitaires de Lille, 1989.
- Goffman E., 1974, *Les cadres de l'expérience*, trad. de l'anglais par I. Joseph, M. Dartevelle, P. Joseph, Paris, Éd. de Minuit, 1991.
- 1979, « La condition de félicité », pp. 205-272, in : *Façons de parler*, trad. de l'anglais par A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, 1987a.
- 1980, « La conférence », pp. 167-204, in : *Façons de parler*, trad. de l'anglais par A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, 1987b.
- Grice H. P., 1975, « Logique et conversation », *Communications*, 30, pp. 57-72, 1979.
- Gumperz J. J., 1982, « L'Alternance codique dans la conversation », pp. 57-100, in : *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1989.
- Gumperz J. J., Hymes D. H., eds, 1964, « The Ethnography of Communication », *American Anthropologist*, 66 (6).
- eds, 1972, *Directions in Sociolinguistics*, New-York, Holt, Rinehart and Winston.
- Hallyday M. A. K., 1973, « Toward a sociological semantics », pp. 71-101, in : *Explorations in the functions of Language*, Londres, Edward Arnold.
- Hamburger K., 1986, *Logique des genres littéraires*, trad. de l'allemand par P. Cadiot, Paris, Éd. Le Seuil.
- Heinich N., 1998, *Le triple jeu de l'art contemporain*, Paris, Éd. de Minuit.
- Hymes D. H., 1972, « Models of the Interaction of Language in Social Life », pp. 35-71, in : Gumperz J. J., Hymes D. H., eds, 1972, *Directions in Sociolinguistics*, New-York, Holt, Rinehart and Winston.
- Jakobson R., 1960, « Linguistique et poétique », pp. 209-248, in : *Essais de linguistique générale*, trad. de l'anglais par N. Ruwet, Paris, Éd. Le Seuil, 1963.
- Labov W., 1973, « La langue des paumés », pp. 344-388, in : *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, trad. de l'américain par A. Kihm, Éd. de Minuit, 1993a.
- 1973, « Les insultes rituelles », pp. 391-454, in : *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, trad. de l'américain par A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, 1993b.
- Lahire B., 1999, *L'invention de l'« illettrisme »*. Rhétorique publique, éthique et stigmates, Paris, Éd. La Découverte.
- Latour B., 1989, *La science en action*, trad. de l'anglais par M. Biezunski, Paris, Éd. La Découverte.
- Lemieux C., 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.

- Peirce Ch. S., 1978, *Écrits sur le signe*, trad. de l'anglais par G. Deledalle Paris, Éd. Le Seuil.
- Pratt M. L., 1979, *Toward a Speech Act Theory of Literary Discourse*, Bloomington, Indiana UP.
- Sacks H., 1973, « Tout le monde doit mentir », *Communications*, 20, pp. 182-203.
- Sacks H., Schegloff E. A., Jefferson G., 1978, « A simplest systematics for the organisation of turn-taking in conversation », pp. 7-56, in : Schenkein J., ed., *Studies in the organisation of conversational interaction*, vol. I, New-York, Academic press.
- Schegloff E. A., 1996, « Turn organisation », pp. 89-98, in : Ochs E., Schegloff E. A., Thompson S., *Interaction and Grammar*, Cambridge, Cambridge UP.
- Searle J. R., 1979, « Taxinomie des actes illocutoires », pp. 39-70, in : *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, trad. de l'anglais par J. Proust, Paris, Éd. de Minuit, 1982.
- Taylor C., 1997, « L'action comme expression », pp. 67-86, in : *La liberté des modernes. Essais choisis*, trad. de l'anglais par Ph. de Lara, Paris, Presses universitaires de France.
- Wittgenstein L., 1945, *Investigations philosophiques*, trad. de l'allemand par P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.